

# Abilifaïe Léponaix

## REVUE DE PRESSE



23 mars 2012

### L'EXPRESS

#### ABILIFAÏE LEPONAIX, DANS LA TÊTE DES FOUS

Abilifaïe Leponaix, pièce de théâtre aussi dérangeante que palpitante, plonge le spectateur au coeur de la folie de quatre malades en hôpital psychiatrique.

Donner pour titre, à une pièce de théâtre, des noms de médicaments contre la schizophrénie: il fallait oser. Lire sur scène la liste des effets secondaires figurant sur les notices comme s'il s'agissait d'une poésie, il fallait encore oser. Jean-Christophe Dollé, metteur en scène de Abilifaïe Leponaix -une version phonétique des véritables molécules, Abilify et Leponex-, prend des paris qu'il remporte haut la main. Il ouvre aux spectateurs l'intimité de deux hommes et deux femmes touchés par une maladie mentale très stigmatisée. Des fous, comme on les appelle habituellement. Qui ne paraissent plus si fous, à l'issue de la représentation.

Nous rencontrons Antoine, Maxence, Soizic et Ketty à l'occasion de leur séjour dans le même hôpital psychiatrique. La mise en scène nous transporte parmi eux, dans l'une de ces salles communes qui se ressemblent tant d'un établissement à l'autre: des fauteuils en skaï avec des accoudoirs, une plante verte en plastique, la lumière blafarde des néons, le son agressif du journal télévisé qui remplace les conversations. On les écoute, chacun leur tour, et on découvre peu à peu que leurs délires n'ont rien d'incohérent. Leurs discours suivent une logique qui leur est propre, mais que l'on peut saisir. Comme Soizic, qui entend des voix et explique : "Moi, ma mère me parlait à travers la fente du mur du salon. J'ai tapé sur le mur avec une masse, pour voir. Je me suis retrouvée chez le voisin. J'ai dit au voisin que j'avais entendu ma mère parler de l'autre côté du mur. Il m'a dit que ma mère n'était pas là. Je lui ai dit, je sais, elle est morte. Il m'a dit alors pourquoi vous avez cassé mon mur. Je lui ai dit pour vérifier".

Ici, pas de médecin, pas de psychologue, pas de famille pour se faire leur porte-parole. Les personnages de la pièce se parlent entre eux, parfois à eux-mêmes. On comprend, au passage, que les médicaments leur sont aussi nocifs qu'indispensables. Les prendre, c'est risquer leur vie. Mais ne pas les prendre, c'est aussi risquer leur vie. Sur ce dilemme, ils bâtissent une existence précaire, entre séjours en psychiatrie et retour à la vie "normale". Et quand Antoine, sans doute le plus doux des quatre, envoie valdinguer tout ce qui lui tombe sous la main dans un accès de colère, on se fige dans son fauteuil, le coeur serré, aussi impuissant et démuni que lui à soulager la souffrance.

12 mars 2012



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Jean-Christophe Dollé, avec Clothilde Morgiève, Benjamin Tual, Marie Réache (en alternance Vanessa Ricci), et Jean Christophe Dollé.

Quatre schizophrènes dans un hôpital de jour. Leurs tentatives pour communiquer, leurs confessions et leurs vies entre parenthèses, handicapées par leurs visions incessantes.

"Abilifaïe Léponaix" (nom de deux médicaments) mêle témoignages audio et scènes courtes dans ce lieu loin des regards de la société où chacun essaye de reprendre le contrôle sur sa vie.

La Compagnie Fouic théâtre à qui l'on doit le très original "Blue.fr" revient avec un nouveau spectacle inclassable et fort.

Jean-Christophe Dollé, après s'être documenté et avoir recueilli des témoignages, propose une approche sur un sujet rarement évoqué au théâtre. Il réalise un spectacle esthétiquement très réussi et qui parvient à montrer l'intime des schizophrènes en évitant l'écueil du glauque ou du pathos. "Abilifaïe Léponaix" a en outre le mérite de faire sortir le sujet des murs de l'hôpital et de donner une voix aux malades.

Dans une belle scénographie d'Adeline Caron, rideaux de douche lacérés de haut en bas, et l'accompagnement sonore très réussi de Michel Gertier qui s'ajoute à la musique de Jean-Christophe Dollé, les quatre comédiens nous emportent totalement dans leur univers parallèle inquiétant et vertigineux. Les quatre malades laissent transparaître une immense souffrance intérieure qui ne s'oublie qu'en de trop rares moments.

Vanessa Ricci et Benjamin Tual sont époustouffants d'émotion. Jean-Christophe Dollé compose un personnage buté et las qui marque. Clothilde Morgiève, après le précédent spectacle, prouve une fois encore qu'elle est une immense comédienne. Son personnage est inoubliable.

De commentaires croisés en intermèdes chorégraphiés, Jean-Christophe Dollé installe une nouvelle fois, après "Blue.fr", sa patte de metteur en scène et parsème d'humour un sujet grave qui pourrait vite être étouffant.

Ici, même si l'émotion nous gagne, on retient surtout la vibrante humanité d'individus à la recherche d'eux même et essayant de retrouver un lien avec les autres, à l'image de cette scène magnifique et intense où, maladroitement, Soizic et Maxence tentent d'entrer en contact.

Magnifique !

Nicolas Arnstam

29 mars 2012



## ABILIFAÏE LEPONAIX

**la vie la vie la vie** Soizic entend la voix de sa mère qui depuis l'au-delà l'insulte, Maxence parle aux statues dans les églises, Antoine écrit au président de la République, et Kitty pense que le diable se cache dans la cuvette des toilettes. Quatre schizophrènes se débattent avec leurs souffrances. Des hurlements, des cris d'amour, des mots tranchants balbutiés ou scandés : la poésie surgit à l'état brut avec intensité, et drôlerie parfois. Écouter ces paroles de fous, mais leurs silences aussi, c'est laisser tomber les clichés et la peur, entendre la douleur et l'humanité. Un texte bouleversant de justesse, une mise en scène inventive, des acteurs exceptionnels : ce spectacle coup-de-poing touche au cœur et retourne les tripes. ●

MARIE BAGET

JUSQU'AU 15 AVRIL, AU CINÉ 13 THÉÂTRE, PARIS XVIII<sup>e</sup>. TÉL. : 01 42 54 15 12. WWW.CINE13-THEATRE.COM  
PUIS À DINAN, LA CHARITÉ-SUR-LOIRE, VILLENEUVE-SUR-LOT... HTTP://FOUIC.FR/ABILIFAIE/





## Gilles Costaz

Drôle de titre : il a été fabriqué à partir de noms de médicaments utilisés dans le traitement de la schizophrénie. Car le spectacle de Jean-Christophe Dollé met en scène quatre schizophrènes dans leur vie quotidienne et dans leur cadre médical. Pourtant, rien de strictement réaliste dans cette mise en théâtre de la folie : des éléments fragmentaires de décor, des rideaux en plastique découpent l'espace qui est tantôt un contexte mental tantôt la salle des malades. Sur l'univers de chacun, sa parole, sa souffrance, son débat avec les autres l'auteur promène son projecteur, plongeant plus encore dans la vie psychique que dans la vie au jour le jour. Il y a là une jeune fille qui a perdu le sens des mots, ne pouvant même plus définir ses besoins puisque le terme « besoin » est sorti de sa compréhension. Il y a là une mère privée de son enfant, qui s'adonne à des travaux ménagers, avec son envie de maternité et ses pulsions sexuelles. Il y a là un homme, barbu, en bermuda, qui a une dégaine d'homme des bois et poursuit ses idées fixes. Il y a là, enfin, un jeune homme faible d'esprit, qui se remet pas de l'injonction fatale de ses parents (« barre-toi ! ») et égrène de pauvres analyses sur le monde où nous vivons. Ils vivent dans une complicité qui, parfois, explose.

Créée à partir d'une longue enquête, la pièce de Dollé prend le parti des schizos, nos semblables, nos frères, en faisant parfois entendre en voix off le bruit extérieur (les mots des journalistes et des médecins) et en basculant dans une représentation toujours dominée par la hantise de la douleur et par un regard de compréhension. Moments vrais, moments de fantasmes, moments de gros plans captant le malade dans son effrayante solitude, moments de théâtre joyeux (comme la séquence où les personnages chantent en chœur une chanson faite avec les noms de leurs psychotropes) se succèdent, de telle sorte que la soirée n'est pas une évocation documentaire mais un hommage aux souffrants qui les saisit des deux côtés du miroir : un peu tels qu'ils se reflètent dans l'œil du passant, et surtout tels qu'ils pourraient être, recréés par le pinceau d'un peintre scénique qui les aimerait follement. Clothilde Morgièvre, Benjamin Tual, Marie Réache, Vanessa Ricci, et Jean-Christophe Dollé lui-même, mêlé à ses interprètes, incarnent des êtres dont nous nous sentons proches et éloignés, tels des amis que nous ne voulons pas voir. Le spectacle n'est pas du tout coup de poing. Fonctionnant à feu lent, il bouleverse en douceur et en profondeur, sans discours, sans leçon donnée. Face à ces comédiens traversés par la douleur de ceux qu'ils incarnent, le spectateur repart avec une vive émotion dont il analysera la richesse plus tard.

## ALLEGRO THÉÂTRE

### Joshka Schidlow

Un hôpital de jour où se retrouvent quatre schizophrènes. Leurs paroles ont été recueillies par une psychologue dans un carnet qu'a découvert le metteur en scène Jean-Christophe Dollé. Lequel a intitulé le spectacle qu'il en a tiré par le nom de deux médicaments donnés aux hommes et femmes qui se sentent aspirés par le néant.

Parfois en chœur, à d'autres moments seuls les fous, comme ils s'appellent eux mêmes, parlent d'abondance. L'un est en proie à des effusions mystiques, un autre n'arrête de se remémorer les trempes que lui filait une mère incapable de l'aimer, une troisième entend des voix... Tous parlent de la puissance de la pensée. Laquelle peut leur donner une perception du monde d'une stupéfiante acuité mais plus fréquemment, comme cette jeune femme qui "balance " ses médicaments, le sentiment de mener une vie de cadavre. Devant tous s'ouvrent des abîmes de vertige. Ce qui explique qu'ils aient si fréquemment des regards de personnes foudroyées.

Il importait, après les propos inqualifiables tenus par Sarkozy sur les schizophrènes dont il veut à tout prix donner une image criminogène, d'en montrer les vrais visages. Ce que réussissent admirablement les quatre comédiens dont les prestations sur le fil du rasoir nous étreignent d'autant plus le cœur que les souffrances qui habitent ces êtres désamarrés ne nous sont pas totalement étrangères. On pourrait pinailler, regretter que le metteur en scène fonce parfois vers le cliché, que les anecdotes que racontent les psychotiques sont parfois éculées. Mais ce serait faire un mauvais procès à un homme de spectacle qui non seulement a placé le sien à des hauteurs bigrement estimables et qui, surtout, rappelle que le fou occupe dans notre société la place du dernier des hommes.

## La Provence

### Abilifaïe Léponaix

Ce spectacle est un voyage initiatique. C'est un bijou d'humanité et d'émotion. Une œuvre d'art militante et cathartique. C'est la schizophrénie ici qui est exposée à nos regards. La vraie schizophrénie, pas celle dont on parle à la télévision, pas celle qui régale les auteurs de polars. La schizophrénie comme une maladie de la sensibilité. Des personnages à fleur de peau. Perdus dans un monde incohérent qui les morcelle. La schizophrénie c'est la lucidité poussée à son paroxysme.

On passe du rire au larme et l'émotion est là, vive, intense à chaque instant de chaque minute de la pièce. Que dire d'une œuvre pareille sinon qu'elle sert, qu'elle instruit, qu'elle insuffle un peu d'humanité dans nos politiques sécuritaires, que dire sinon qu'elle brise de façon fracassante les préjugés ? Les textes sont d'une puissance hors norme puisque provenant de malades véritables.

La parole du fou nous semble plus vraie que toutes les vérités réunies jusqu'alors.

Des quatre comédiens on ne sait lequel joue le mieux. Chacun nous happe dans son univers avec poésie, auto dérision, violence parfois. Le décor est d'une ingéniosité absolument impressionnante.

Ce spectacle va vous conduire au delà de tout ce que vous avez pu voir, entendre, connaître auparavant. Vous en sortirez lavé de la bêtise humaine, grandi d'empathie et de sensibilité.

À ne manquer sous aucun prétexte à voir à revoir, ensuite il ne vous restera qu'à faire comme moi : espérer le retour de la troupe en Juillet prochain !

**Agathe Vidya**



### Abilifaïe Léponaix, entre Nef des fous et manifeste politique au Festival OFF

« Abilifaïe » et « Léponaix » sont deux noms de médicaments prescrits aux patients souffrants de psychoses schizophréniques. À Avignon, au théâtre Alizée, c'est aussi la reprise du spectacle lauréat du prix du public 2010, une pièce bien menée laissant découvrir un texte qui interroge et des comédiens talentueux.

Rideau lacéré, lumière dingue, des ombres passent tandis que des voix assèment des propos parfois caricaturaux sur cette maladie. Le metteur en scène Jean-Christophe Dollé souhaite ici condamner l'actuel « traitement des malades mentaux faisant l'objet de remises en questions qui nous font revenir 30 ans en arrière ».

Pour ce faire, il se met en scène accompagné de trois autres personnages. Il est Maxence, un Jésus Christ qui s'enrubanne de film plastique visant à empêcher son corps de se faire découper, à ses côtés, Antoine croit sincèrement que la télévision lui parle directement, Soizic casse les murs d'où sort la voix de sa mère morte et Ketty voit des démons au fond de ses toilettes.

La pièce agit d'abord comme un coup de poing en prenant les mots des fous comme une parole théâtrale. Les phrases sont chocs, on entendra Ketty dire « un jour, je me suis croisée dans la rue », ou Antoine « C'est normal d'être inquiet, faut pas être inquiet pour ça! »

Le spectacle fondé sur des cas réels, critique moins le politique que l'institution thérapeutique, sans doute, trop caricaturée. Entre un groupe de parole tourné en dérision et la valorisation du discours de chacun des personnages, le propos est parfois difficile à cerner. La narration hésite entre la condamnation d'une politique de renforcement de l'enfermement des malades et la souffrance de personnalités profondément attachantes.

Les comédiens sont captivants, portés par une scénographie impeccable, rythmée et inventive faisant la part belle à des temps de chœur très pertinents, notamment à l'occasion d'un moment sur la puissance de la pensée habilement chorégraphié.

Le spectacle casse avec succès et bienveillance nombre de stéréotypes, le malade apparaît avant tout dangereux pour lui-même, la maladie n'est pas réduite à un dédoublement de personnalité.

Abilifaïe Léponaix soulève de grandes questions sur la transposition d'extraits de carnets de psychologues sur un plateau. Il est sans aucun doute l'un des spectacles inratables du festival car il déroute, dérange et interroge, mais surtout parce qu'il met sur scène des comédiens formidables dans une scénographie remarquable.

# « Le fou est celui qui se montre sans fard »

Le Palace de Surgères propose, le 17 février, à 20h30, la pièce de théâtre "Abilifaïe Leponaix", de et avec Jean-Christophe Dollé. Rencontre.

Propos recueillis par  
**Carine FERNANDEZ**

**L'**HEBDO : Pourquoi avoir écrit sur la folie ?

**Jean-Christophe Dollé :** La folie est un thème qui me poursuit depuis que j'ai commencé à écrire, à l'âge de 20 ans. Il y a quelque chose de vertigineux à s'interroger sur la perte de la raison, mais aussi sur le pouvoir des mots. Et la folie comme la poésie procèdent de ce pouvoir des mots. La folie, pour moi, c'est d'une certaine manière l'origine de l'homme. Il est dépourvu des oripeaux que la société nous oblige à revêtir. Le fou est celui qui se montre sans fard, qui transgresse, par conséquent, celui qui nous inflige une remise en question.

**Où avez-vous pris votre inspiration ? Comment vous êtes-vous documenté ?**

**J.-C. Dollé :** J'ai travaillé en étroite collaboration avec une psychologue qui est d'ailleurs à l'origine du projet. Elle m'a confié des notes qu'elle avait prises sur des entretiens qu'elle avait eus avec des personnes schizo-phrènes. Et puis, j'ai fait mes recherches, rencontré des familles de malades, des personnes souffrant de troubles de la personnalité. Je suis allé sur des blogs et j'ai entamé un dialogue. Je tenais



**Benjamin Tual, Clotilde Morgiève, Vanessa Ricci et Jean-Christophe Dollé (à droite) seront sur la scène du Palace, le 17 février**

à partir de témoignages parce que je voulais être dans le vrai.

**Maxence, Antoine, Ketty et Soizic. Ces personnages sont schizo-phrènes, que portent-ils en eux ?**

**J.-C. Dollé :** Le message le plus important que je voulais faire passer dans cette pièce est que ces gens-là souffrent à un degré inimaginable. Selon certains psychiatres, c'est pour survivre à leurs angoisses qu'ils finissent par entrer dans le délire. Après chacun exprime sa souffrance à sa manière : Maxence s'enroule dans du film plastique parce qu'il a peur que son corps ne se disloque. Ketty se croit attaquée en permanence par un démon, Antoine se croit l'ami des grands de ce monde et Soizic entend la voix de sa mère décédée, lui parler à tout instant.

**Outre le jeu des comédiens, comment plongez-vous les spectateurs dans cet univers ?**

**J.-C. Dollé :** Il y a la scénographie, esthétisante et très brute avec la présence de ces bâches en plastique et ces néons aux lumières

froides. Il y a l'environnement sonore avec des nappes sonores qui grouillent en permanence symbolisant le trouble intérieur. Mais l'essentiel reste le jeu des comédiens. En tant que metteur en scène, j'ai toujours été très exigeant sur la sincérité du jeu. Il ne fallait ni caricaturer la folie, ni aller la chercher à l'extérieur de soi. Le travail des comédiens a été d'aller chercher en eux leurs angoisses et leurs moments de ruptures avec la raison. Ça a été une recherche très intime et très impudique.

**"Abilifaïe Leponaix". Que signifie ce titre ?**

**J.-C. Dollé :** Ce sont des noms de médicaments qui sont prescrits aux personnes souffrant d'hallucinations. Beaucoup de personnes ont cherché à me faire changer de titre parce qu'il était trop dur à retenir. Mais j'ai toujours tenu bon.

"Abilifaïe Leponaix" de la Cie Fouic  
 Théâtre au Palace, rue des Trois Frères  
 Nadeau, 17700 Surgères.  
 Rens. et rés. : 05 46 07 11 30

## Rencontre avec Jean-Christophe Dollé, auteur et metteur en scène d'Abilifaïe Léponaix, un spectacle aussi sensible qu'engagé.

*Abilifaïe Léponaix* s'ouvre sur une scène de ménage crispée. Quatre individus se débattent avec des objets du quotidien, supposés faciliter notre existence : un sèche-linge, un transat, une table à repasser. Mais comment ça s'utilise, ces machins-là ? L'homme est fou d'avoir inventé des outils dont on ne se sort pas ! Pourtant les fous, ce sont bien eux. Quatre schizophrènes qui se côtoient en hôpital psychiatrique, des pilules et comprimés quotidiens aux séances de prise de parole en groupe. Sur scène, chacun expose ses obsessions, ses incompréhensions, raconte ses hallucinations.

La pièce donc, parle du traitement réservé aux schizophrènes par la société et la médecine d'aujourd'hui ; attention, question et sujets hypersensibles. Texte, corps et mise en scène marchent sur une corde raide. Un mot de trop, une grimace exagérée, et Abilifaïe basculerait dans la fausseté. Ce n'est à aucun moment le cas. Fort du succès rencontré l'an dernier, le spectacle est revenu au Festival d'Avignon ce mois-ci. Rencontre avec l'auteur et le metteur en scène, Jean-Christophe Dollé.

### Avez-vous déjà joué *Abilifaïe Léponaix* au sein d'un hôpital ?

Jean-Christophe Dollé : Dans un hôpital, jamais, mais à l'initiative d'hôpitaux, oui. La réaction des malades est très positive. C'est la question des médicaments qui pose souvent problème. La pièce a un regard très critique sur les traitements et leurs effets, alors que tout le monde s'accorde à dire aujourd'hui qu'il existe des médicaments avec très peu d'effets secondaires. Notre point de vue n'est pas objectif, c'est celui des malades ; or, ils ont tous ce rapport conflictuel au traitement.

### Comment réagissent les proches des malades sur cette question ?

Ils y sont très sensibles, car pour les familles, les médicaments sont le seul recours. Elles sont souvent désespérées, à bout de force, pour ces gens la prise de médicaments est magique et salutaire. Or bien sûr il doit y avoir un traitement, mais il doit être suivi de très près par des psychiatres. Lors d'un débat, un homme me reprochait d'utiliser l'expression de camisole chimique : « ça n'existe pas, on ne doit pas dire ça ! » Et une malade lui a répondu « Si, pourtant, c'est bien ça »... La polémique sur les médicaments existe sans la pièce, je ne l'ai pas cherchée, mais je l'assume. La pièce ne dit pas qu'il faut interrompre la prise de médicaments, on n'a pas le droit de prendre cette position-là. Mais ces gens-là souffrent, ils ont une vie dure, et c'est un aspect de leur souffrance.

### La première scène de la pièce est une sorte de chorégraphie entre les personnages et un objet du quotidien (chaise longue, cravate...) dont ils n'arrivent pas à se dépêtrer et à se servir. C'est le monde que nous avons créés qui nous rend fous ?

Le propos « On vit dans monde de fous, qui est le plus fou de tous » est très présent dans la pièce. J'utilise par exemple des extraits de l'émission *Le maillon faible*. Je ne comprends pas comment on a pu en arriver à inventer jeu où les individus prennent plaisir à s'éliminer, se nuire. Là, on est dans un monde de fous. Cette scène des objets montre aussi l'inadaptation de ces personnes malades au monde tel qu'il est, qui n'a pas été pensé pour eux. Comment ce monde, par des petits riens, peut se révéler très violent.

### Retrouve-t-on dans la pièce des témoignages réels, intacts ?

Moi-même je ne suis pas entré dans la structure hospitalière, j'ai utilisé des notes prises par un psychiatre. Mais par respect pour les malades, je n'ai rien gardé de leur parole. J'ai conservé un fonctionnement de l'esprit : dans les scènes de groupes, les personnages qui parlent au médecin sans s'écouter les uns les autres, des thèmes de conversation qui englobent un spectre très large, de ce qu'ils ont vu à la télé aux hallucinations qu'ils ont eues la veille... Je voulais ce fouillis de l'esprit.

### Si vous n'êtes pas allé dans l'hôpital pour écrire, comment avez vous imaginé le décor ?

Il fallait un endroit assez neutre, qui puisse représenter plusieurs lieux : une église, un extérieur, un intérieur... L'idée centrale de la scénographie, ce sont les bâches en plastique. Elle sont très symboliques ; j'aime beaucoup cette manière, chirurgicale, médicale. Elle évoque aussi l'étanchéité, donc la séparation, entre deux mondes. J'ai beaucoup compris à quel point la séparation pouvait être violente et nuisible pour les malades. Alors que dans les années 70 et 80, les psychiatres ont encouragé l'intégration des schizophrènes dans la cité, on en revient beaucoup maintenant à la mise en quarantaine, au motif qu'il faut protéger la société de ces individus dangereux. D'où la diffusion en début du spectacle du discours de Nicolas Sarkozy (décembre 2008), qui avait fait un tollé dans le milieu psychiatrique, car il remettait au goût du jour des méthodes de répression bêtes et méchantes utilisées contre n'importe quel délinquant.

### A la fin, on assiste à une scène muette, dansée, entre deux des personnages. A ce moment, on oublie qu'on est face à des malades...

Je voulais cette progression dans le spectacle : que les personnages quittent leurs oripeaux de fous et qu'imperceptiblement, on puisse se dire qu'ils nous ressemblent, et qu'il y ait une véritable identification. Dans ce duo, juste grâce au mouvement des corps, on comprend la détresse de deux personnes qui voudraient s'aimer mais n'arriveront jamais à se le dire, car les mots sont trop durs. Pour ne pas stigmatiser les malades, j'avais envie que le spectateur puisse se dire, « ça pourrait être moi ».

# Abilifaïe Leponaix : paroles de « fous »...

Un spectacle qui donne «une voix» à la schizophrénie, loin de toute idée reçue et caricature...

«Abilifaïe» et «Leponaix»...

ça vous dit quelque chose ? Ce «détournement» (1) sert de titre éponyme à une pièce de théâtre qui a trouvé son origine dans les carnets de Margot Morgiève, psychologue à la Pitié-Salpêtrière, qui a retranscrit, au quotidien, les entretiens avec ses patients entre 2006 et 2008.

Le metteur en scène, Jean-Christophe Dollé, par ailleurs l'un des acteurs de la pièce explique : «Ça aurait pu être léger et prêter à sourire... sauf que ces mots étaient ceux d'hommes et de femmes en souffrance et j'ai vu de la poésie à l'état pur... Ces notes prises sur le vif, au gré des conversations, des entretiens, c'était l'esprit sans fard, à nu, comme si la folie était la vraie nature humaine. La pièce se construit donc sans histoire particulière ni intrigue. Seule la parole du «fou» place le spectateur face à un miroir dérangeant qui interroge : Et si les fous allaient jusqu'au bout ? Pourquoi n'irions-nous pas tous jusqu'au bout ? Alors, il n'y aurait plus de fous.

## ÊTRE FOU, C'EST MAL ?

Sur scène, quatre patients souffrant de schizophrénie, aux frontières de la raison, se côtoient, se frôlent, s'évitent entre les couloirs de l'hôpital et leurs froids appartements thérapeutiques. Maxence s'enveloppe de film plastique car il a peur que son corps se disloque. Antoine écrit au président de la République, tout bon conseiller qu'il est, et s'explique : «On dit être fou, c'est mal. Enfin, on ne le dit pas mais on le pense. Le dire, c'est mal, le penser, c'est bien. Être fou, c'est mal. Ah bon ? J'ai fait quelque chose de mal, moi ? Être fou, non, c'est être comme un chien, ou être une pierre, ou être un sèche-linge.» Ketty, est délicate et romantique. Souvent elle s'insurge : «Pourquoi les gens s'achament à nous démontrer qu'on a tort ? On ne devrait pas avoir à lutter...» Quant à Soizic, «cassée et détruite» elle ne reverra jamais son fils. Ses monologues sont poignants : «Je suis folle, je le sais, mais parfois, j'aimerais

bien que quelqu'un me dise ce que c'est exactement, être fou. Ça m'aiderait de l'entendre.» Des dialogues, sans queue ni tête mais qui s'avèrent furieusement humain...

Prisonniers de leurs hallucinations, captifs de leur monde intérieur et chaotique, les personnages se montrent capables d'une étonnante fraternité, d'une frappante lucidité, parfois d'amour, et d'une compassion que seuls peuvent éprouver ceux qui souffrent d'un même mal...

## UN TRAVAIL CHORAL

Ce projet «fou» est mené par une équipe pluridisciplinaire : comédiens, scénographe, artisans du son et de la lumière... qui chacun à leur manière, enrichissent ce spectacle de leurs perceptions et de leur inventivité ; parfois le geste parle plus que les mots, mettant en lumière le burlesque de situations, même graves ; l'environnement sonore fait de voix, de musiques et de «nappes sonores organiques», accentue la sensation d'être dans le corps du «fou» ; l'espace cloisonné avec des «bâches armées» suggère le chaos de ces esprits en chantiers, la barbarie des abattoirs, la stérilité du milieu hospitalier.

Un travail choral pensé et soigné qui mérite d'être soutenu ardemment et qui sera présenté, cet été, dans le cadre du festival d'Avignon 2011.

Bernadette GONGUET

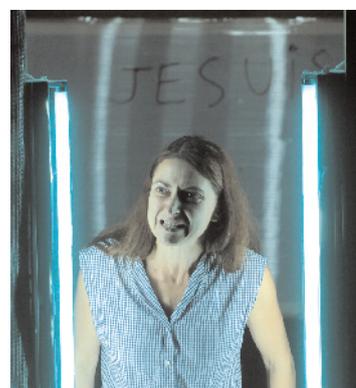
1- Abilify et Leponex

• «Abilifaïe Leponaix», déjà présenté sur différentes scènes depuis 2010, est programmé au festival d'Avignon 2011, du 8 au 31 juillet, Théâtre Alizé, 15 rue du 58e RI, 84000 Avignon. Tél : 04 90 14 68 70.

• Le texte de cette pièce est disponible aux éditions l'Ecarlate (distribué par l'Harmattan), avril 2011, 94p., 11 euros.

• En savoir plus sur :

<http://fouic.fr/abilifaie/accueil.html>



Par ERIC FAVEREAU



## La folie mise en chaîne et en scène

C'était en 1793 : Jean-Baptiste Pussin, un ancien patient nommé surveillant et sa femme, Marguerite, amènent Philippe Pinel, médecin chef de Bicêtre, à retirer les entraves et les chaînes aux aliénés. Geste hautement symbolique, entré dans l'histoire de la psychiatrie. En 2011, «l'Assemblée nationale vote une surveillance et un contrôle à domicile des personnes malades sous camisole chimique», a expliqué le Collectif des 39 contre la nuit sécuritaire, lors d'une manifestation qui s'est tenue samedi devant la statue de Pinel, aux portes de l'hôpital la Pitié à Paris. «Deux siècles après, les chaînes sont de retour», ont scandé les manifestants.

«Des chaînes, pour quoi faire ?» a-t-on envie de demander quand on lit la très jolie pièce de théâtre que vient d'écrire et de jouer Jean-Christophe Dollé. *Abilifaïe Leponaix* (1) est un texte où quatre schizophrènes se côtoient, se parlent, s'évitent, puis se retrouvent. On est loin de la rigolade autour du fou, ou de la peur devant le délire. Les mots sont là, justes. Et on les écoute. «on dit : être fou, c'est mal. Enfin, on ne le dit pas, mais on le pense. Le dire, c'est mal, le penser c'est bien. Être fou, c'est

mal. Ah bon ? J'ai fait quelque chose de mal, moi ? Être fou, non, c'est comme être un chien, ou être une pierre, ou un sèche-linge» dit ainsi Antoine.

Puis Ketty : «Les crises, les hallucinations, les voix qu'on entend, tout ça, c'est simplement pour se rassurer. Une manière de lutter contre les résistances du monde. Des armes qu'on fabrique pour résister. Mais pourquoi les gens s'acharnent à nous démontrer qu'on a tort ? On ne devrait pas avoir à lutter. Si les gens acceptaient, on n'aurait pas besoin de lutter. Parce que cette lutte, c'est une souffrance pour nous.»

Ou encore Soizic : «Moi, je veux bien qu'on me dise que je suis folle. Ça ne me dérange pas. Je suis folle, je le sais. Mais parfois, j'aimerais bien que quelqu'un me dise ce que c'est exactement, être fou. Ça m'aiderait de l'entendre.» Et ainsi se poursuit ce dialogue, sans queue ni tête, tout simplement humain. Ces échanges ne tombent pas du ciel. Ils ont été construits à partir de témoignages recueillis par une psychologue, puis Jean-Christophe Dollé les a mis en scène.

(1) Ed. l'Ecarlate, 92 pages, 11 euros. *Abilifaïe* et *Leponaix* sont deux médicaments prescrits aux schizophrènes.



Émission 3D en direct du théâtre du Rond-Point • Stéphane Paoli  
«Le texte est magnifique»

# Des voyages au centre de la tête

Au Rempart il s'agit, avec *Abilfaïe Léponaix*, de la folie bien d'aujourd'hui.

Jean-Christophe Dollé propose une traversée au cœur de la schizophrénie avec Abilfaïe Léponaix (1). C'est le nom d'un médicament qu'on donne aux personnes atteintes dans leur santé psychique. La pièce est construite à partir d'entretiens recueillis par une jeune psychologue dans un hôpital psychiatrique. Il n'y a pas à proprement parler d'histoire ni vraiment d'intrigue. Ils sont quatre, Ketty (Vanessa Ricci), pense que le diable est dans les toilettes, Antoine (Benjamin Tual) écrit au président de la république, persuadé d'être son conseiller en titre, Maxence (Jean-Christophe Dollé lui-même) s'enveloppe de film plastique de peur que son corps n'explo-

se, Soizic (Clotilde Morgiève) se cogne la tête pour faire taire des voix... Parfois nous qui, dans la salle, sommes censés doués de raison, nous nous prenons à sourire car le ton est amusant. Ce ne sont pourtant pas des brèves de comptoir mais des brèves de cabinet de consultation en psychiatrie. Au-delà de ce sourire, le spectacle renvoie intelligemment à la société qui est la nôtre. Le fou est encore celui qui participe, à son corps défendant, à la peur généralisée. Pour lui, les sanctions pénales sont de plus en plus lourdes.

**MURIEL STEINMETZ**

C'est à 21h50, jusqu'au 31 juillet, au Théâtre du Rempart. Durée : 1h30. Renseignements : 04.90.85.37.48



« Abilifaïe Leponaix », plongée dans les brèves de comptoir d'un hôpital psychiatrique.



« Abilifaïe » et « Leponaix » sont deux médicaments prescrits aux schizophrènes. Ils sont 600 000 en France, 1% de la population. Jean-Christophe Dollé, à l'origine du spectacle a lu un jour les carnets d'une psychologue, dans lequel elle compilait ses entretiens avec ses patients. « Ça aurait pu être léger et prêter à sourire, explique Jean-Christophe Dollé. Mais ces mots étaient ceux d'hommes et de femmes en souffrance. Et j'ai vu soudain la poésie à l'état pur. J'ai compris que poésie et folie n'avaient sans doute fait qu'un, un jour. Ces notes prises sur le vif, au gré des conversations, des entretiens, c'était l'esprit humain sans fard, à nu, comme si la folie était la vraie nature humaine ».



Le spectacle met en scène quatre personnages. Maxence (Jean-Christophe Dollé) qui s'enveloppe de film plastique parce qu'il a peur que son corps se disloque. Antoine (Benjamin Tuel) qui écrit au Président de la République, en tout bon conseiller qu'il est. Ketty (Vanessa Ricci), et Soizic (Clotilde Morgiève). Ces quatre comédiens se sont lancés à corps perdu dans ce projet, et l'on sent beaucoup d'émotion tout au long du spectacle. Ils nous transportent dans un monde inconnu, ou plutôt que l'on ne veut pas connaître, par peur. Les schizophrènes à travers ce spectacle sont des êtres attachants, clairvoyants, plein d'esprits. Le spectacle fait penser à une version « hôpital psy » des célèbres « Brèves de comptoir » de Jean-Marie Gourio. Extraits choisis. « Jésus était schizo, mais à l'époque ça s'appelait pas pareil ». « Des voix viennent de la cuvette des toilettes. C'est des voix perdues. Je tire la chasse d'eau pour faire fuir les voix ». « J'entends des voix, y en a qui entendent des voix ils sont dans le calendrier, moi je ne suis nulle part ». « Je vois des trucs, même Spielberg il les a pas inventés ». Alors on rit de ces situations, de ces moments d'esprits.



Le spectacle est magnifiquement scénographié par Adeline Caron et Nicolas Brisset. Plusieurs rideaux en plastique traversent l'espace, les comédiens les font bouger pour créer des lieux de vie, le tout dans une mise en lumière acidulée de Cyril Hamès. On est dans l'univers de Warlikowski. Un spectacle poignant qui interroge. Un travail réfléchi et soigné qui mérite d'être soutenu ardemment.

**Stéphane CAPRON**

## RUE DU THEATRE

## Paroles de fous

Par Julie LEMAIRE

COUP DE COEUR

Loin des idées reçues ou de la caricature, Jean-Christophe Dollé donne voix à un mot aussi mal utilisé qu'apeurant: la schizophrénie. Alourdi du poids des révélations de malades, il invente un texte pour quatre personnages. Ils seront portés par la poésie et la violence de leurs mondes intérieurs, dans la justesse incroyable d'une interprétation de la souffrance. Bouleversant d'humanité. Le schizophrène ne souffre pas d'un dédoublement de la personnalité. Mais il est malade. Il est fou, mais souvent conscient de sa folie. Il entend des voix, se rend dangereux à lui-même, mais se montre coupable des souffrances qu'il fait endurer. La position du metteur en scène est claire: il cherche, par le théâtre, à faire parler ces fous, puisque si peu de gens les écoute. Maxence, Antoine, Soizic et Ketty ont été voir plus loin, plus loin que le chemin, plus loin que la compréhension. Depuis qu'ils ont franchi la frontière, leurs visions, leurs fantômes, magnifiques ou terribles, ne les laissent pas en paix. Cloisonnés dans leur propre esprit ou entre les murs d'un hôpital, les relations humaines sont difficiles. Maxence entend Dieu et s'enveloppe de film plastique de peur que son corps ne s'écartèle; Antoine se sent harcelé par la télévision, et dialogue avec les hommes politiques; Soizic détruit des murs pour faire taire la voix de sa mère; Ketty entretient des conversations étranges avec son reflet. Ces personnages, bien que d'un réalisme troublant, d'une constitution psychologique éclatée mais sans incohérence pour le spectateur, sont des re-créations de l'auteur. Ils sont nés d'un carnet de notes d'une psychologue, de rencontres avec des malades et des proches, du génie artistique qui rend à ces voix tout leur potentiel poétique.



## La lente montée

Le spectacle démarre en douceur. Parfois, un petit rire traverse le public, mais il est directement balayé. Les quatre "Types" présentent leurs folies, la création sonore vient renforcer un climat d'enfermement et de brouhaha intérieur continu. Musique, sons électriques, interviews réels, néons d'hôpital, chaises et médicaments. Le rythme s'accélère, le public se questionne, refuse d'entrer dans le jeu, joue l'ignorance pour échapper à ce qu'il voit et entend. Entre les quatre personnages, une forme d'amitié s'est installée. Mais avant tout, une grande solitude, un manque d'amour. Le propos est dangereux, mais Jean-Christophe, sans vouloir évoquer ou rechercher la cause de la sortie du chemin, prend le parti de la dénonciation politique: "On juge du degré de civilisation d'une société à la manière dont elle traite ses fous" (Lucien Bonnafé, psychiatre). Si la pièce ne propose pas de solution miracle contre l'endormissement de la souffrance mentale par des médicaments destructeurs, au moins a-t-elle le don d'engager le débat, après le silence ému et perturbé de la sortie de salle.



La dernière scène est un sommet de poésie, de violence contenue et d'émotion si humaine qu'elle transperce les portes du théâtres et des coeurs. Le spectateur est embarqué dans la folie de la réalité théâtrale. Mais il a envie de retrouver le "droit" chemin. Car si toutes les émotions sont bonnes à dire, pour certains, elles ne sont pas bonnes à vivre.

**Julie LEMAIRE**

## La Provence

### Avignon off Abilifaïe Léponaix

Il est ici question de folie. Abilifaïe Leponaix est un requiem, une variation sur le thème de la schizophrénie. Que le spectateur soit averti : le sujet est grave, profond, dérangeant. Mais la folie n'est-elle pas inextricablement liée à l'essence même du théâtre ? N'est-on pas là pour expier les imperfections de nos esprits ? Jean-Christophe Dollé propose, au théâtre du Rempart, un objet théâtral non identifié. Parle d'une maladie obscure, inquiétante, dont souffre 1% de la population française. Le metteur en scène s'est inspiré d'entretiens entre des psychologues et leurs patients, a tenté de saisir l'âme de ces hommes et de ces femmes, « la parole du fou ». Il a créé un spectacle sans trame, atypique. Qui nous renvoie à nos manies, à notre part d'aliénation. « Et si les fous étaient ceux qui allaient jusqu'au bout ? Pourquoi n'irions



nous pas tous jusqu'au bout ? Alors, il n'y aurait plus de fous ». Petit à petit, avec tact, les quatre comédiens nous font voir un univers stérilisé, où la prise de médicaments rythme chacune des journées. Jean-Christophe Dollé campe un Maxence mystique, qui s'enveloppe de film plastique pour ne pas perdre sa peau. Antoine, incarné par Benjamin Tual, est l'aliéné aussi joyeux qu'il est violent contre lui-même, persuadé d'être le conseiller du président de la république. Le personnage de Ketty, si délicat, si romantique, est interprété par Christina Ricci. Reste Clotilde Morgiève, magnifique dans le corps de Sozic, « cassé, détruite », qui ne reverra jamais son fils. Fatiguée, surtout, de prendre ces médicaments qui l'abrutissent. Sa voix clôture le spectacle par un monologue effrayant, d'une implacable justesse. Un spectacle minutieux, violent, superbe.

#### Daphnée Breytenbach

Abilifaïe Leponaix, écrit et mis en scène par Jean-Christophe Dollé, jusqu'au 31 juillet au Théâtre du Rempart, 21h50

18 juillet 2010

**DIMANCHE**  
**Vaucluse** matin

## AF & C soutient les compagnies



Dix lauréats ont reçu hier un chèque de soutien à la diffusion d'AF & C. Addition théâtre avec "Nature morte dans un fossé", Bacchus avec "Proudhon modèle Courbet", Cocktail théâtre avec Carmenceitas", Ecknobul avec "au milieu de ce trouble arrêtons-nous", Fouic théâtre avec "Abilifaie Léponaix", ID Production avec "Je t'aime tu es parfait change", théâtre des Albert avec "Salcura", Vox international avec "U-topie", Bateleur théâtre avec "Mobydick ou le chant du monstre" et Janvier avec "Sciences de l'amour".

22 juillet 2010

**VAUCLUSE**  
**HEBDO**  
*Le Comtadin*



Après examen de plusieurs dizaines de dossiers, la commission d'attribution du Fonds de Soutien créé par Avignon Festival & Compagnie, le Off a remis publiquement aux compagnies retenues les aides financières. Ici les lauréats autour du président du Off Greg Germain.



Dans le cadre de l'opération *En Compagnie de l'Adami*,  
les artistes du Conseil d'administration de l'Adami félicitent la compagnie

## FOUIC THÉÂTRE

lauréate du prix du Public 2010 pour le spectacle

### *Abilifaïe Léponaix*

Ce prix doté de 10 000€ a été décerné le vendredi 23 juillet 2010 en Avignon.



24 JUILLET 2010

## le dauphiné LIBERE

### LES ÉCHOS DU FESTIVAL



### La compagnie Fouic Théâtre remporte le prix du public Adami 2010

Hier à 13 heures, dans la cour de la Maison Jean-Vilar, Benoist Brione, administrateur de l'Adami (association qui aide les artistes-interprètes) a remis le prix du public Adami 2010, doté de 10 000 euros. Treize compagnies étaient en lice et 30 000 bulletins de vote ont été dépouillés. C'est la compagnie Fouic Théâtre qui a remporté le prix pour son spectacle "Abilifaïe Léponaix". Une traversée au cœur de la schizophrénie écrite et mise en scène par Jean-Christophe Dollé et interprétée par Clotilde Morgiève, Vanessa Ricci, Benjamin Tual et Jean-Christophe Dollé. Jusqu'au 31 juillet 2010 à 21h50 au théâtre du Rempart - 56 rue du Rempart Saint-Lazare - 04 90 85 37 48.

## La Provence

**ADAMI** • Fouic théâtre, prix du public. Le prix du public de l'Adami (Société civile pour l'administration des droits des artistes et musiciens interprètes), qui soutient 13 créations du festival Off, a été remis ce vendredi à la maison Jean Vilar. C'est la compagnie Fouic Théâtre qui a été choisie par les festivaliers, pour son spectacle *Abilifaïe Léponaix*. Les heureux Lauréats repartent avec un chèque de 10 000€ qui leur permettra de continuer l'aventure. Ému aux larmes, le metteur en scène Jean-Christophe Dollé a exprimé sa surprise. Le spectacle traite de la schizophrénie, un sujet grave qui n'attire pas tous les spectateurs. Mais a séduit ceux qui s'y sont aventurés. À voir donc, jusqu'au 31, à 21h50 au théâtre du Rempart.



**scènweb.fr**  
l'actualité du spectacle vivant

## Le Prix du public ADAMI à Abilifaïe Léponaix !!!



Les spectateurs ont voté en masse pour la formidable pièce de Jean-Christophe Dollé autour de la schizophrénie, *Abilifaïe Leponaix*. Un choix parmi 13 autres compagnies du Off. Ce qui vaut à la compagnie Fouic Théâtre un chèque de 10 000 euros. Et comme c'est aussi l'un des coups de coeur de sceneweb.fr, autant que le choix est parfaitement justifié. Il vous reste donc quelques jours pour aller voir ce spectacle, qui se joue au Théâtre du Rempart à 21h50.



## Coup de cœur de Muriel Steinmetz au village du OFF

«Je vous conseille absolument d'aller voir ce spectacle... la logique est imparable, on a envie de rire, mais au delà du sourire, ce qui est bouleversant c'est que ce sont des histoires vraies.

Je trouve important d'aller le voir.»



## webthea.com

### Festival Derniers regards

Festival d'Avignon 2010

Dans le off, il y a bien des spectacles formidables. On retiendra, au gré d'un parcours qui est bien loin d'être complet, quelques grandes réussites : L'Instant T d'Antoine Lemaire (Présence Pasteur, 14 h 25), Pardon, Platon d'Yves Cusset (Espace Alya, 14 h 10), Moby Dick de Jonathan Kerr (Petit Chien, 14 h 15), Le Piston de Manoché (Emmanuel van Cappel) au Petit Louvre (11 h), La Chute d'après Camus (il y en a trois adaptations ! Nous avons vu celle, remarquable, par Raymond Vinciguerra, jouée par l'étonnant Philippe Séjourné, théâtre du Rempart, 17 h 10), Richard III (ou presque) de Timothy Dally, Abilifaïe Léponaix de Jean-Christophe Dollé (Rempart, 21 h 50) et Fuck you Eu.ro.pa de Nicoleta Esinencu (Utopia République, 11 h). Saluons aussi La Famille Aimé d'après le roman de Nicole Sigal (Ateliers d'Amphoux, 20 h 15) : toute une famille sous le regard acide de l'auteur et du metteur en scène Anne Sigaud et dans le jeu féroce-ment drôle d'une bande d'acteurs au

Par Gilles Costaz

jeu juste et décapant. Pour finir, le personnage le plus étonnant du off pourrait bien être Jeanne Béziers qui interprète et chante une œuvre de son cru, Monstres (théâtre des Corps Saints, 13 h 30). En scène avec un contrebassiste en jupe, Stéphane Diamantakiou, elle incarne une femme qui conte ses rêves, tous liés à la monstruosité. L'inspiration est un peu trash, joyeuse, inventive, d'une vraie qualité littéraire. A chaque rêve, Jeanne Béziers se métamorphose : femme effrayante, animal mythique, séductrice au glamour hollywoodien... Les chansons, dont les musiques sont de Martin Béziers, sont des coups de poing et des caresses. Si le show-biz avait du goût, il propulserait Jeanne Béziers en haut des affiches. Elle féconde et renouvelle par une poésie personnelle l'imaginaire de la BD et du fantastique contemporain.



"Abilifaïe Léponaix", de Jean-Christophe Dollé Du 8 au 31 juillet 2010  
 à 21h50 aux Remparts

Inspiré de mots et de vécus de schizophrènes, le dernier spectacle que nous propose le Fouic Théâtre (Blue.fr) réussit la gageure d'intéresser et d'émouvoir à propos d'un sujet qui fait en général fuir les bien... pensants, tout comme les hommes politiques...

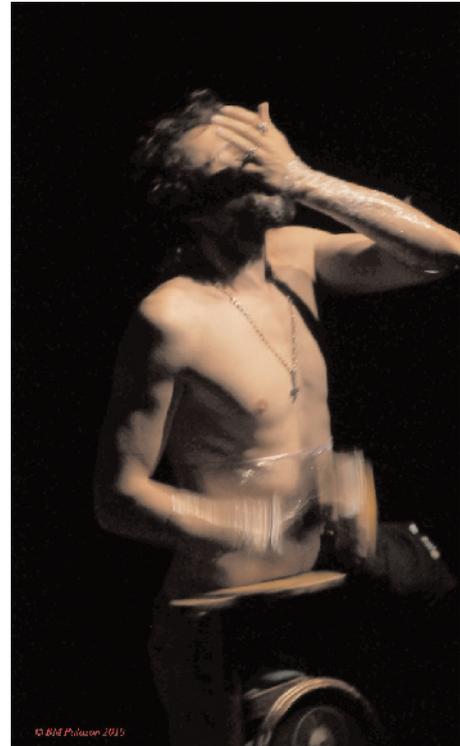
... devant leurs responsabilités, pour ainsi répondre à la maladie (la schizophrénie, en l'occurrence) par la répression au lieu du "care" - c'est un mot à la mode, pourquoi s'en priver ?

Des prisons (surchargées), oui, plus d'hôpitaux (on les ferme), non !

Quel programme...

Il est sûr que si vos médocs vous font voir le Petit Nicolas de Sempé & Goscinny comme celui de la réalité... autant les arrêter tout de suite !

Car ce ne serait pas vivre, ça...



**Jean-Yves BERTRAND**



La schizophrénie racontée du point de vue des patients. Un moment fort et touchant. Une mise en scène de Jean-Christophe Dollé très utile est contemporaine. Le texte est également de lui. Et il joue accompagné de trois autres acteurs. Tous aussi justes les uns que les autres. Ils interprètent à merveille les moments de lucidité et de crise. Un spectacle qui ouvre les esprits, face aux préjugés vis-à-vis de cette maladie. Un texte très frappant et drôle avec des calembours à la François Pérusse qui marquent un certain recul et une certaine légèreté face à la schizophrénie, ce qui émeut davantage.

**Alexandre Ricard**

